



© C. Hélie - Gallimard

## Philippe Forest France

# Être ou ne pas être : et s'il n'était pas nécessaire de choisir ?

En partenariat avec *Philosophie Magazine*

### L'auteur

**Philippe Forest** est diplômé de l'Institut Politiques de Paris (1983) et docteur es lettres (1991). Il a vécu sept ans en Grande-Bretagne où il a enseigné la littérature française dans diverses universités (Edimbourg, Saint-Andrews, Cambridge, Londres). Il enseigne depuis 1995 à l'Université de Nantes où il est désormais professeur de littérature française. Il vit entre Nantes et Paris. Son premier roman, *L'Enfant éternel*, est paru aux Éditions Gallimard en 1997 et a obtenu le prix Femina du Premier Roman. Ont suivi *Toute la nuit* (1999), dont la traduction italienne a été couronnée en 2007 par le Premio Grinzane Cavour (meilleurs romans étrangers) et *Sarinagara* (2004), qui a reçu le prix Décembre. Philippe Forest collabore régulièrement à *artpress* et à d'autres revues. Ses articles traitent notamment des écrivains de la revue *Tel Quel*, de Louis Aragon (il participe à l'édition des *Œuvres romanesques et poétiques* dans La Pléiade), et de la littérature japonaise (principalement Kenzaburô Oé).

### Zoom

**Le Chat de Schrödinger** (Gallimard, 2013)(336 p.)



« Attraper un chat noir dans l'obscurité de la nuit est, dit-on, la chose la plus difficile qui soit. Surtout s'il n'y en a pas.

Je veux dire : surtout s'il n'y a pas de chat dans la nuit où l'on cherche.

Ainsi parle un vieux proverbe chinois à la paternité incertaine. Du Confucius. Paraît-il. J'aurais plutôt pensé à un moine japonais. Ou bien à un humoriste anglais. Ce qui revient à peu près au même.

Je crois comprendre ce que cette phrase signifie. Elle dit que la sagesse consiste

à ne pas se mettre en quête de chimères. Que rien n'est plus vain que de partir à la chasse aux fantômes. Qu'il est absurde de prétendre capturer de ses mains un chat quand nul ne saurait discerner, même vaguement, sa forme absente dans l'épaisseur de la nuit.

Mais Confucius, si c'est de lui qu'il s'agit, ou bien le penseur improbable auquel on a prêté son nom, n'affirme pas que la chose soit impossible. Il dit juste que trouver un chat noir dans la nuit est le comble du difficile.

Et que le comble de ce comble est atteint si le chat n'est pas là. J'ouvre les yeux dans le noir de la nuit. Des lignes, des taches, des ombres, le scintillement d'une forme qui fuit. Quelque chose qui remue dans un coin et envoie ses ondes ricocher au loin vers le vide qui vibre. »

### → Romans :

**Le Chat de Schrödinger** (Gallimard, 2013) (336 p.)

**Le Siècle des nuages** (Gallimard, 2010 ; Gallimard, coll. Folio, 2012) (555 p.)

**Le Nouvel Amour** (Gallimard, 2007 ; Gallimard, coll. Folio, 2009) (173 p.)

**Sarinagara** (Gallimard, 2004 ; Gallimard, coll. Folio, 2006) (271 p.) (**Prix Décembre**)

**Toute la nuit** (Gallimard, 1999 ; Gallimard, coll. Folio, 2013) (314 p.)

**L'Enfant éternel** (Gallimard, 1997) (INDISPONIBLE ; Gallimard, coll. Folio, 1998) (398 p.)

### → Essais :

**Beaucoup de jours, d'après Ulysse de James Joyce** (Cécile Defaut, 2011) (465 p.)

**Le Roman infanticide : Dostoïevski, Faulkner, Camus. Essai sur la littérature et le deuil** (Cécile Defaut, 2010) (131 p.)

**Avec George Steiner. Les Chemins de la culture**, ouvrage collectif (Albin Michel, 2010) (253 p.)

**Araki enfin. L'homme qui ne vécut que pour aimer** (Gallimard, 2008) (157 p.)

**Introduction au surréalisme. Poésie, roman, théâtre** (Vuibert, 2008) (120 p.)

**Haikus, etc. suivi de 43 secondes (Allaphbed 4)** (Cécile Defaut, 2008) (153 p.)

**Tous les enfants sauf un** (Gallimard, 2007) (174 p.)

**Le Roman, le réel et autres essais (Allaphbed 3)** (Cécile Defaut, 2007) (302 p.)

**L'Art de la préface**, ouvrage collectif sous la direction de Philippe Forest (Cécile Defaut, 2006) (309 p.)

**De Tel Quel à L'Infini, nouveaux essais (Allaphbed 2)** (Cécile Defaut, 2006) (338 p.)

**Théorie des marges littéraires**, collectif sous la direction de Philippe Forest et Michelle Szkilnik (Cécile Defaut, 2005) (312 p.) (INDISPONIBLE)

**La Beauté du contresens et autres essais sur la littérature japonaise (Allaphbed 1)** (Cécile Defaut, 2005) (311 p.)

**La Culture, pratique du monde**, ouvrage collectif (Cécile Defaut, 2005) (89 p.)

**Raymond Hains. Uns romans** (Gallimard, 2004) (256 p.)

**Près des acacias, l'autisme, une énigme**, photographies d'Olivier Menanteau (Actes Sud/3CA, 2002) (132 p.)

**Les Romans du je** (Pleins Feux, 2001) (INDISPONIBLE)

**Ôé Kenzaburô. Légendes d'un romancier japonais** (Pleins Feux, 2001) (250 p.)

**Histoire de Tel Quel. 1960-1982** (Seuil, 1995) (654 p.)

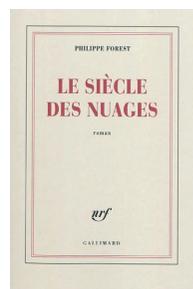
**Textes et labyrinthes : Joyce, Kafka, Muir, Borges, Butor, Robbe-Grillet** (Inter-universitaires, 1995) (ÉPUISÉ)

**Le Mouvement surréaliste** (Vuibert, 1994) (ÉPUISÉ)

**Étude de L'Étranger, Albert Camus** (Marabout, 1992) (ÉPUISÉ)

**Philippe Sollers** (Seuil, 1992)

**Le Siècle des nuages** (Gallimard, 2010 ; Gallimard, coll. Folio, 2012) (555 p.)



« Ils descendaient depuis l'azur, laissant vers le bas grossir la forme de leur fuselage, traçant doucement leur trait au travers des nuages. Le vrombissement des quatre moteurs, juchés sur le sommet des ailes, enflait, vibrant dans le vide, résonnant jusqu'à terre. Leur ventre touchait

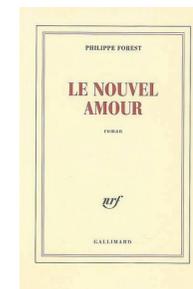
enfin la surface de l'eau, projetant à droite et à gauche un panache puissant qui retombait en écume, bousculant tout avec des remous épais qui dérangeaient les barques amarrées et remontaient haut sur le bord des berges.

C'était l'été sans doute. Les vacances étaient déjà commencées. Il avait couché son vélo dans l'herbe toute brûlée par la chaleur du soleil. Peut-être attendait-il allongé sur le sol ou bien se tenait-il assis sur un ponton, les jambes se balançant au-dessus du courant très lent. À perte de vue, le grand ciel bleu du beau temps recouvrait le monde. Il regardait descendre vers lui le signe en forme de croix de la carlingue et des ailes. Lorsque l'avion heurtait l'eau, le choc le ralentissait net. Forant dans le fleuve une tranchée immatérielle, il creusait son sillage entre les rives, rebondissant formidablement d'avant en arrière, basculant sur l'un et puis l'autre de ses flancs, oscillant sur ses deux flotteurs jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin : rond avec son ventre vaste comme celui d'une baleine, inexplicable parmi les péniches et les navires de plaisance, immobile comme un paquebot étrange mouillant au beau milieu des terres. »

« La filiation s'imposant alors peut-être comme le motif essentiel et sous-jacent de ce superbe livre - qu'est-ce qu'être fils, qu'est-ce qu'être père, qu'est-ce qu'occuper sa place dans la succession des individus et des générations ? »

Nathalie Crom, *Télérama*

**Le Nouvel Amour** (Gallimard, 2007 ; Gallimard, coll. Folio, 2009) (173 p.)

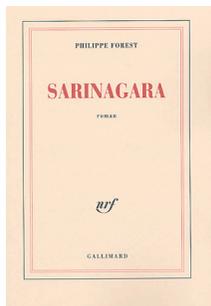


« Il paraît que l'amour n'est pas la grande affaire dans l'existence des hommes, qu'ils ne grandissent pas en pensant qu'il y a devant eux cette chose affolante, ce souci d'être à quelqu'un d'autre où se tient tout le sens possible de leur vie. Il paraît que de telles fables sont l'affaire exclusive des

femmes. Que ce sont elles seules qui calculent tout de leur temps en raison de l'amour qui viendra.

Je ne sais pas. Il me semble que j'ai toujours pensé que l'amour m'attendait, que j'allais à sa rencontre, et que si par malheur je le manquais, j'aurais tout manqué avec lui. Qu'il n'y avait au fond rien d'autre que cela à attendre de la vie. Rien d'autre, oui, si ce n'est l'amour. Et comme l'écrit un poète, tout le reste m'est feuilles mortes. »

**Sarinagara** (Gallimard, 2004 ; Gallimard, coll. Folio, 2006) [271 p.] (**Prix Décembre**)

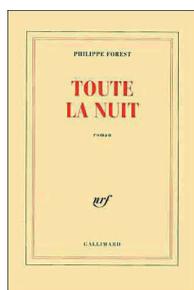


« Sarinagara » signifie « cependant ». Ce mot est le dernier d'un des plus célèbres poèmes de la littérature japonaise. Lorsqu'il l'écrit, Kobayashi Issa vient de perdre son unique enfant : oui, tout est néant, dit-il. Mais mystérieusement, Issa ajoute à son poème ce dernier mot dont il laisse la signification suspendue dans le vide.

L'énigme du mot « sarinagara » est l'objet du roman qui unit trois histoires : celles de Kobayashi Issa (1763-1827), le dernier des grands maîtres dans l'art du haïku, de Natsume Sôseki (1867-1916), l'inventeur du roman japonais moderne, et de Yamahata Yosuke (1917-1966), qui fut le premier à photographier les victimes et les ruines de Nagasaki. Ces trois vies rêvées forment la matière dont un individu peut parfois espérer survivre à l'épreuve de la vérité la plus déchirante.

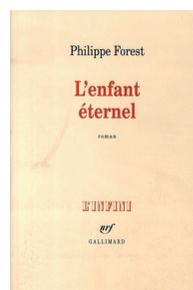
Loin des représentations habituelles du Japon, plus loin encore des discours actuels sur le deuil et sur l'art, dans la plus exacte fidélité à une expérience qui exige cependant d'être exprimée chaque fois de façon différente et nouvelle, le texte de Philippe Forest raconte comment se réalise un rêve d'enfant. Entraînant avec lui le lecteur de Paris à Kyôto puis de Tôkyô à Kôbe, lui faisant traverser le temps de l'existence et celui de l'Histoire, ce roman reconduit le rêveur vers le lieu, singulièrement situé de l'autre côté de la terre, où se tient son souvenir le plus ancien : là où l'oubli abrite étrangement en lui la mémoire vivante du désir.

**Toute la nuit** (Gallimard, 1999 ; Gallimard, coll. Folio, 2013) [314 p.]



« Quand vient le temps de se dire au revoir restent les mots-talismans. À l'un ou à l'autre, Pauline murmure : « Je pense à toi toute la nuit ! » Puis, l'un ou l'autre lui répond : « Moi aussi, ma chérie, je pense à toi toute la nuit... » Et c'est vrai, la pensée ne disparaît pas quand la conscience s'est assoupie. Elle lui survit et persiste... Au moment d'éteindre la lumière, il s'agit de se promettre encore qu'il n'existera pas de forme d'oubli où puisse s'effacer la présence de qui l'on a vraiment aimé. « Je pense à toi toute la nuit » signifie : la nuit n'est rien de plus que l'un des moments de ma pensée où je te prends (ne crains rien) avec moi. Et si elle dit : « Je pense à toi toute la nuit », j'entends : Aie confiance, aie confiance, aucune nuit n'aura jamais raison de la pensée où tu vis avec moi. »

**L'Enfant éternel** (Gallimard, 1997 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll. Folio, 1998) [398 p.]



« J'ai fait de ma fille un être de papier. J'ai tous les soirs transformé mon bureau en théâtre d'encre où se jouaient encore ses aventures inventées. Le point final est posé. J'ai rangé le livre avec les autres. Les mots ne sont plus d'aucun secours. Je fais ce rêve. Au matin, elle m'appelle de sa voix gaie au réveil. Je monte jusqu'à sa chambre. Elle est faible et souriante. Nous disons quelques mots ordinaires. Elle ne peut plus descendre seule l'escalier. Je la prends dans mes bras. Je soulève son corps infiniment léger. Sa main gauche s'accroche à mon épaule, elle glisse autour de moi son bras droit et dans le creux de mon cou je sens la présence tendre de sa tête nue. Me tenant à la rampe, la portant, je l'emmène avec moi. Et une fois encore, vers la vie, nous descendons les marches raides de l'escalier de bois rouge. »